



Gérard Cartier

Bataille intérieure

La bataille des éperons d'or de Franck Venaille
(*Le Mercure de France*, 2014)

S'il n'y avait pas une note en fin de livre, de la « *bataille des éperons d'or* » on ne saurait presque rien. Là n'est pas le récit – terme au demeurant impropre, comme presque toujours chez Franck Venaille. Situations, histoires, images mentales alternent et s'enchevêtrent, juxtaposées le plus souvent sans transition au sein du même poème selon une technique de fragmentation et de collage chère à l'auteur. Le seul vrai sujet c'est Venaille lui-même, parfois hypostasié dans un autre, Venaille qu'on voit écrire, se souvenir, souffrir, questionner, tempêter, philosopher, se déchirer... Lieux et paysages n'ont pas d'autre réalité, tous sont chargés de mémoire et de sensations, que l'auteur y ait vécu ou qu'il se les donne a-posteriori, telle cette maison d'enfance perdue dans les marais des Hautes Fagnes, aux confins des Flandres belges et néerlandaises. Il semble qu'une bataille se soit déroulée là autrefois, seulement suggérée par quelques accessoires, armures, chevaux de guerre, etc. (au regard de la vérité intérieure, l'exactitude géographique importe peu : la *bataille des éperons d'or* a eu lieu à 200 km de là, près de Courtrai, au bord d'un autre marécage où la lourde cavalerie française embourbée fut décimée par les fantassins flamands, victoire qui, au dire des encyclopédies, fut l'acte de naissance de la conscience nationale flamande). Cette guerre ancienne sert à en exorciser une autre, ruminée de livre en livre, qui semble surgir presque malgré l'auteur, en brusques éclats (la ligne Morice, un fez rouge, un camion embourbé, le fameux MAT 49, etc.). Et, au plus profond de la mémoire, l'enfance, l'enfance inconsolable sans laquelle Venaille ne serait pas Venaille : « *Je suis désespéré et me retrouve quoi ? Enfant ! Que s'est-il passé, autrefois, que je n'ai pas compris, jamais admis ?* »

C'est à cela que lui sert le passé : à tenir à distance le désespoir de vivre – et à l'aiguiser. Quelques présences pures éclairent pourtant le livre, celle-ci par exemple, surgie d'un temps très ancien (nous sommes en 1968, Franck Venaille n'a guère plus de 30 ans) : une jeune fille qui aime les livres et la philosophie, dont les mains serrent les siennes – « *Voilà de quoi, quelques dizaines d'années plus tard, il souhaitait se souvenir* ». Mais le salut, si j'ose ce mot, est surtout figuré par les Hautes Fagnes, ce pays de tourbières, d'eaux stagnantes et d'arbres froids qui rappelle au lecteur les berges de l'Escaut, pays modeste et sans éclat à quoi l'auteur s'accorde au point de vouloir y situer son enfance (n'a-t-il pas prétendu, autrefois, être né à Ostende ?) : « *Oui, c'était bien là son pays* ». Et lui qui est né dans le XI^e arrondissement, de s'inventer une jeunesse dans la solitude des marais, près de la nature et des animaux (« *Gris, lourd cheval de trait* »), où l'interdit – sans faute possible, pas de Venaille – prend la forme modeste et énigmatique du *Bar Docksy*. Une sorte de paradis trouble qui fait le fond de petites cérémonies mentales :

Nos monstres sont repus

maintenant ils somnolent

Enfant, j'avais mon pain d'épices

pour oiseaux

Désormais le jardin est vide

Même y pleurer semble trivial

Il y a bien bataille, mais elle est intérieure, de soi contre soi, ou plutôt de l'homme contre l'enfant qu'il fut, contre *l'enfant-de-la-douleur-première* évoqué dans *Chaos (Le Mercure de France, 2006)*, du fils contre ses géniteurs – une mère excessive (« *abus d'amour maternel avec intention manifeste d'abuser de la sensibilité de [son] fils* ») et un père muet (« *Dehors nos pères, dehors, ne revenez plus jamais dans nos maisons !* »). Bataille aussi du présent contre la mémoire : c'est-à-dire du vif contre le mort enseveli en lui qui prétend le saisir. D'où le ton si particulier des poèmes de Venaille, scandés d'interpellations à soi-même, d'adresses au lecteur, de questions sans réponse, d'affirmations péremptoires qui tournent court, à l'image du tumulte de cette pensée en proie à une angoisse presque animale.

Ici, comme dans ses autres livres, l'auteur multiplie les formes, inscrivant tour à tour son texte en vers (versets, distiques, etc., souvent en *italiques*) et en prose (variée elle aussi, continue, hachée, ou réduite à de courts paragraphes juxtaposés comme autant de poèmes en prose).

L'enfance n'existe pas l'enfance n'est qu'un leurre. Je le dis. Je le sais. Je l'ai compris dans la forêt ardente où sur le tronc d'un chêne, (son écorce parfois) couteau en main, j'inscrivais mes initiales avant de fuir les arbres, témoins d'une angoisse que rien n'apaisait. Maintenant la voix s'élevait à travers les pièces de la maison qui était la mienne. On y parlait de fleurs sauvages : « L'andromède », « L'airielle », « Le jonc rude ». J'avais douze ans je crois. J'aimais déjà tout ce qui annonçait les blasphèmes. J'étais fait pour régner sur ce lieu d'éponges et de tourbes entre l'échoppe du sabotier et le *Bar Docksy*. Les hivers dans les Fagnes ne m'impressionnaient pas Me venait simplement en mémoire la mort de ce couple perdu dans une tempête de neige et que l'on retrouva, figé dans la glace. Cric-Crac-Cric !

Depuis la magnifique *Descente de l'Escaut* (Obsidiane, 1995), qui a brusquement remplacé Franck Venaille au centre de notre paysage poétique (situation qu'il avait déjà occupée peu ou prou il y a 40 ans au sein des jeunes générations, quand il pratiquait une écriture beaucoup plus réaliste), son parcours est impressionnant. On voit se construire de livre en livre une œuvre d'un ton extrêmement personnel, d'un lyrisme noir, souvent violent et, en dépit du tissu déchiré qui le compose, d'une grande cohérence, qui marque durablement l'imagination.